

Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

« Je suis persuadé que dans ces horizons neufs et vastes que vous donnez à la culture vers laquelle marchent nos enfants, le travail est, comme vous le dites si bien, « la pierre d'angle » sur laquelle s'appuient les forces créatrices des personnalités. C'est là le côté psychologique de la question. Vous parlez aussi de travail social, mais de loin seulement. Or, selon la société, il peut arriver que ce travail bon en soi, devienne élément d'exploitation, arme d'une économie capitaliste qui profite de ce travail et installe sur lui ses bénéfiques et ses prérogatives : Les esclaves ont élevé les pyramides, construits les temples grecs et nos demi-esclaves modernes ont créé le machinisme capitaliste du XX^e siècle. Si bien que, dans certaines conditions, le travail peut nous devenir suspect, et c'est là, pour l'éducateur, un problème de conscience sur lequel on doit s'arrêter. »

Le problème de conscience, cher camarade, n'est pas dans nos appréhensions à rendre l'enfant maître du travail bien fait, mais bien dans nos hésitations à prendre nos responsabilités sociales, à nous situer dans les grands courants qui militent en faveur de la communauté socialiste que nous rêvons. Nos responsabilités vis à vis de l'enfant ne sont pas exclusivement pédagogiques, car la pédagogie n'est pas séparée de la grande fin humaine et sociale. Quoi qu'il en soit, c'est déjà un grand avantage d'être parvenu à cette conception dialectique du travail devenu « pierre d'angle » de la grande construction où devraient s'assembler la vie intime et la vie sociale pour une radieuse aventure à travers les siècles. C'est cette grande trajectoire du travail, moteur de perfection et d'autorité que Freinet a tentée dans son *Education du Travail* (1) à laquelle nous prions nos lecteurs de se reporter car il est bien évident que dans les limites de nos modestes causeries, nous ne pouvons aborder de si vastes problèmes. Par ailleurs, nous ne voudrions pas non plus encourir le reproche de discourir sur le plan de la théorie pure, alors que nous voulons surtout rester des praticiens, soucieux, comme ce mot l'indique, de donner efficience au travail pour résoudre les difficultés que pose la vie.

« Rien n'est tentant pour des éducateurs comme la scolastique, rien n'est aussi dangereux. Elle coupe l'arbre de ses racines, l'isole du sol qui le nourrit. Il nous faut retrouver la sève. » (2)

Et la sève s'ajuste à chaque pulsation de la vie. En perpétuelle transgression, de la naissance à la mort, ces deux pôles qui limitent notre course, elle s'en va vers des aspi-

ration jamais assouvies et qui ne laissent dans leur sillage que la trace émouvante du beau travail œuvré par les mains courageuses.

Mais le Pontife a levé sa baguette : « Le travail par lui-même n'est rien s'il ne s'appuie sur une éducation scientifique qui le conduise à l'efficacité. » (2)

En quoi le pontife se trompe, car ce sont des exigences de la vie que dépend la science et ce sont à ces mêmes exigences que nous ramène le travail des hommes, soucieux de problèmes pratiques, certes, mais soucieux aussi de réalités psychiques, d'arts et de philosophies, ces aspects les plus pathétiques de la grandeur de l'homme.

Il est, en fait, un aspect du grand complexe d'éducation qui nous tient particulièrement à cœur, nous éducateurs, car nous nous sentons ici responsables, à savoir la construction de la personnalité de l'enfant. A peine évadé des jupes de sa mère, le petit d'homme nous est confié, hésitant et craintif, mais riche aussi de potentialités latentes, nourri de sève et d'enthousiasme qui, sans cesse, le projettent vers un devenir qui doit être éclosion naturelle et franche d'un psychisme qui est d'abord *intimité*.

Cet enfant que nous tenons par la main, ce fils du peuple qui s'en va dans le chaos d'une société marâtre, qui risque d'être terrassé par la désespérance et qui tend à se désaltérer aussi à la grande féerie du monde, c'est nous, éducateurs, qui lui forçons ses armes. Certes, dans le grand courant qui le rattache à un groupe d'usine, à une confrérie de travail, il sera cellule productive, élément anonyme de la grande cohorte qui monte vers son destin. Mais la société de demain ne sera pas la termitière où l'individu est d'avance sacrifié au Moloch de la grande unité. La société de demain, elle sera faite pour les exigences de l'homme, pour ses multiples présences dans la chaleur de la vie, quand cette vie trouve son centre de virginal bonheur. L'homme individuel est une force qui s'inscrit dans le processus des forces libératrices qui, par opposition à un passé d'exploitation, nous amène « à une reconsidération de la culture qui se fait, pour ainsi dire, en partant de la base, malgré les pontifes de tous poils » (3), car c'est à la base que sont les actes vrais.

Et sous cet angle, nous voulons proclamer notre respect profond de la personnalité de l'enfant, notre souci de faire surgir de lui les forces neuves qui, modifiant les anciennes données, recréent la grande fraternité des hommes où corps à corps, souffle à souffle, chaque geste, chaque parole, chaque découverte dira la grande reconnaissance de tous.

(1) *L'Education du Travail*. Edit. de l'E.M.Fr. — C. FREINET.

(2) C. FREINET : *L'Education du Travail*, p. 73. — Snyders. Nouvelle critique.

(3) C. FREINET : *L'Education du Travail*.

Certes, on saura nous reprocher, comme une puérile inconséquence, notre enthousiasme inextinguible, notre confiance en la vie, comme si, recevant l'enfant des bras de sa mère ravie, nous n'avions pas le droit de prolonger la joie et l'espérance de celle qui a donné la vie ! On nous reprochera comme une naïveté coupable notre plaisir à écouter gazouiller l'enfant, notre respect de ses récits, qui, par les « textes libres », par les dessins improvisés, par toutes les créations enfantines nous offrent les assises de la vraie personnalité. La joie, la confiance en la vie ne sont pas des faiblesses et c'est parce que nous savons leur prix, que nous nous porterons en cohésion au sein de ce prolétariat qui monte vers les forces hostiles. Nos responsabilités pédagogiques ne nous cachent pas nos responsabilités sociales, mais elles ne se laisseront pas, non plus, éclipser par un déplacement systématique de présence. Des devoirs nous incombent qui sont spécifiquement nôtres et que nous revendiquons avec une conscience qui ne souffre pas de repos.

Il fallait que ces simples choses soient dites pour mettre à l'aise notre fidélité à l'égard de l'enfant. Il fallait que ces affirmations soient signifiées pour que notre engagement prenne ici autorité de serment et toujours nous jouerons gagnants pour la vie.

Jacques Beaupré a 10 ans. Il est perdu dans le grand troupeau d'enfants qui fréquente l'école caserne de ville à 20 classes : piétinement sans fin des lourdes chaussures sur le ciment, cour grouillante et tumultueuse, psalmodie de lectures collectives, éclats de voix des maîtres en proie aux enfants. C'est ainsi que sont les écoles de ville dont l'effectif innombrable évolue sous la haute autorité d'un directeur. Mais Jacques Beaupré a tout de même une chance dans son malheur d'écolier encaserné : il a, lui, une classe d'école moderne. On y dit sa pensée, on l'imprime, on se déplace librement dans la classe, on va dehors dans la cour en travail par groupe, malgré les gros yeux du Directeur et au-delà de la prison-caserne on laisse errer son rêve, loin, très loin, sur le grand monde dont on est une bien petite unité :

POÈME

*Je vais te raconter un Poème.
Ce poème vient pour t'égayer.
Ce poème vient, va,
Danse sur la pointe des pieds.
La mer chante dans mon poème
Et aussi la forêt, les champs, les prés,
Et les oiseaux.
Ferme les yeux et tu verras
Toute la terre
Dans mon poème.*

Jacques BEAUPRÉ, 10 ans.
C.E.2. Ecole de Viroflay (S. et O.)

Non, il n'est pas lutte de classe le poème de Jacques Beaupré. Non, il n'est pas accroché au dogme par l'artifice d'un lien pauvrement intellectuel, mais il crie la bienheureuse délivrance des univers de nos enfants, prisonniers des écoles-casernes, prisonniers d'un régime assassin qui tue la joie dans le cœur invincible, prisonniers, hélas ! des conformismes doctrinaires qui risquent de nous cacher la seule planche de salut.

Oui, nous laisserons nos enfants dire au monde leurs beaux poèmes et dans le monde nous sèmerons leurs rêves pour qu'ils ajoutent leur vérité au grand livre des peuples.

(à suivre.)

Elise FREINET.

PREMIERS CONTACTS avec la radio en M.-et-M.

Dès notre première entrevue, quelques jours avant la venue de Freinet à Nancy, au Mardi-Gras, Monsieur le Directeur de Radio-Lorraine s'est montré vivement intéressé par notre mouvement. « L'Ecole Buissonnière » y était pour beaucoup.

Le résultat de cette prise de contact fut l'interview de Freinet en présence de M. l'Inspecteur d'Académie, et un premier envoi de mon journal. Dans les semaines qui suivirent, une surprise agréable nous fut apportée par les ondes. Un jeudi, à midi, nous entendîmes une émission consacrée à notre journal : Présentation du journal. Lecture de trois textes imprimés par des enfants, chaque lecture étant suivie d'un chant adapté à l'idée dans la mesure du possible. Quelques questions judicieuses sur des expressions locales relevées dans les textes et quelques échos : notre village apprit ainsi que nous venions d'acheter une nouvelle presse, etc...

D'autres émissions suivirent sur d'autres journaux scolaires et sur notre Gerbe départementale, toutes aussi intéressantes.

Rassurés, — au début nous craignons les déviations toujours possibles, — nous avons invité tous nos camarades à faire le service régulier de leur journal à la Radio.

D'autre part, nos congressistes ont pu juger de la sympathie avec laquelle Radio-Lorraine a accueilli les différentes manifestations du Congrès :

— Le samedi soir, montage radiophonique sur « L'Ecole Buissonnière », d'après la B.T., et répétition de l'interview du Mardi-Gras.

— Visite très appréciée de la station par au moins 400 congressistes.

— Présentation publicitaire de notre séance récréative avec enregistrement du groupe folklorique « Les Gounauds de Bort ».

— Et surtout travail fécond des directeurs et techniciens du poste avec les camarades de la commission Radio, qui doit être l'amorce d'une action plus profonde que nous essaierons de poursuivre.

R. FRANÇOIS.